

# Le Valais et le Rhône dans les Lettres anciennes

par Lucien Lathion

ancien Président du Grand-Conseil, Aproz

Il peut être intéressant de rappeler quelles furent les plus anciennes mentions du Rhône et du Valais dans les lettres ; sans doute un tel travail n'est pas tout à fait inutile. Nous allons donc exhumer quelques très vieux textes où il est question pour la première fois du nom de nos lointains ancêtres dont la poussière est mêlée depuis tant de siècles au rude terrain qui les a vus naître, ou qui nous parlent des sources du Rhône, il y a de cela deux mille cinq cents ans. Nous le faisons sans prétention et sans appareil scientifique, et nous n'apprendrons rien de bien neuf aux spécialistes.

## *PEUPLES DU VALAIS A L'ARRIVEE DES ROMAINS*

Répétons, pour mémoire, que c'est dans Jules César que l'on trouve pour la première fois les noms de trois de nos peuplades à l'époque romaine : *Nantuates*, *Veragri* et *Seduni*, ainsi que le nom d'Octodure. Ceci à propos de l'expédition conduite par son lieutenant Servius Galba, en vue d'assurer la liberté des communications par le col pennin, que contrôlaient des indigènes enclins à profiter d'une telle situation. Le tout aboutit à l'engagement d'Octodure, au cours de l'hiver de l'année 57 à 56 avant J.-C., qui ne peut être abordé ici.

Complétant le texte de César, Pline l'Ancien fut le premier à nous révéler l'existence d'une tribu dans le Haut-Conches. Il dit en effet :

Les Alpes sont habitées par beaucoup de peuplades... parmi celles-ci, il y a les Lépointiens [région Tessin-Gothard], et parmi les Lépointiens... ceux qui sont appelés Vibères, près des sources du Rhône, dans la même région des Alpes...

De tous les auteurs anciens, Pline est donc le premier — et le seul — à faire mention des *Viberi*, qu'il appelle aussi *Uberi*. Grâce à lui, nous voyons ainsi apparaître, unis par une sorte de lien fédératif, les quatre peuples primitifs de la vallée du Rhône. A vrai dire, *Viberi*, *Seduni*, *Veragri* et *Nantuates*, avec 41 autres tribus, figuraient aussi au fronton du gigantesque monument de la Turbie, élevé par Auguste en souvenir de la soumission des peuplades alpestres. Une tour ruinée subsiste seule, dominant les jardins de Monte-Carlo, de ce célèbre monument, appelé *Trophée des Alpes*, et qui fut l'une des plus grandioses constructions de la Rome impériale. Il est heureux que le vieux naturaliste nous ait conservé cette inscription. Elle portait :

A l'impérator César, fils du divin César, Auguste, Grand Pontife, impérator pour la XIV<sup>e</sup> fois, l'an XVII de sa puissance tribunitienne, le Sénat et le peuple romain, en mémoire de ce que, sous ses ordres et sous ses auspices, tous les peuples alpins, depuis la mer Supérieure [golfe de Trieste] jusqu'à l'Inférieure [golfe de Marseille] ont été soumis à l'empire romain<sup>1</sup>.

Tite-Live et Strabon, qui étaient à peu près contemporains, tous deux nés vers 58 avant J.-C., sont les premiers à mentionner le col pennin — que citent plus tard aussi Tacite et Sénèque —, passage d'un difficile accès. L'astronome Claude Ptolémée, du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, en parle également, signalant même le petit lac qui s'y trouve, tout comme il mentionne aussi Octodure. Pour Fabius Pictor, un historien qui vivait pendant la seconde guerre punique, et dont on ne possède que quelques fragments rapportés par Tite-Live, la région du col pennin aurait eu comme gardiens des peuplades semi-germaniques, connues sous le nom de *Seduni* et *Veragri*, échelonnées le long de la route.

Le nom du Valais n'apparaît qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et on le doit à Ammien Marcellin, qui mentionne la province des *Alpes Graies et Pennines*, dont la subdivision valaisanne portait le titre officiel de *Civitas Vallensium*, pays des Valaisans, avec Octodure pour chef-lieu. A la même époque, l'*Itinéraire d'Antonin* fait ressortir pour la première fois le nom de *Tarnaiæ* (Massongex). Deux inscriptions nous font connaître le nom d'Agaune, que rendra célèbre, au siècle suivant, le texte d'Eucher de Lyon sur la Légion Thébaine.

<sup>1</sup> Pline, traduction Littré, Paris, 1865, III, 24, 4.

Ainsi donc, les anciens n'ont pas ignoré la géographie valaisanne et nous ont laissé, sur le pays et quelques noms de localités, des textes plus ou moins étendus : simple notation chez quelques-uns, mentions plus importantes chez d'autres, et même jusqu'à cinq pages dans César. Notre propos n'est pas de nous y attarder et l'on peut consulter à ce sujet plusieurs ouvrages <sup>2</sup>.

## POÈME MASSILIOTE

Autrement plus embrouillées sont les notions qu'avaient les anciens sur le Rhône, dont le nom apparaît dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et pour le moins 850 ans avant le nom du pays qui lui donne naissance. C'est au fond normal : c'est par les fleuves que la civilisation a pénétré à l'intérieur des terres ; c'est en suivant la voie rhodanienne et les routes romaines que le christianisme a ensuite porté la « bonne nouvelle » aux pays nordiques.

Longtemps auparavant, les marins phéniciens avaient trouvé dans la région de Marseille un estuaire pour faire escale et de l'eau douce pour se ravitailler. Ils remontent le fleuve jusqu'à son confluent avec la Saône. Et vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, un Grec de Marseille mentionne les sources mêmes de notre fleuve dans un poème intéressant. Nous le savons par Avienus, qui nous a conservé un texte très archaïque de ce poète inconnu, doublé d'un géographe, à qui l'on doit la plus ancienne mention du fleuve. Voyons la chose d'un peu près car elle est d'importance.

Rufus Festus Avienus, qui fut un grand personnage, ayant aussi été proconsul d'Afrique, écrivait vers l'an 360 de l'ère chrétienne. On a de lui une *Descriptio orbis terrae* d'après le géographe grec Denys le Périégète, mais il est surtout connu pour son poème : *Ora maritima*, dans lequel il décrit les côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée depuis Ouessant jusqu'à Marseille. En tout 713 vers. Il dit ceci du Rhône :

... A l'est, les Alpes dressent vers le ciel leurs cimes neigeuses et les campagnes des Gaules sont dentelées de sommets rocheux, d'où les vents soufflent en tempête. A larges flots, le Rhône se précipite d'une ouverture qu'il a pratiquée lui-même et il laboure les terres avec une force indomptée. Il est navigable dès sa source et l'origine de ses eaux. La haute montagne

<sup>2</sup> Notamment Howald et Meyer, *Die Römische Schweiz*, Zurich, 1940.

dont les flancs donnent naissance au fleuve, les habitants l'appellent la colonne du soleil... le fleuve prend ensuite son chemin par le territoire des Tylangiers et des Daliternes, par les champs des Clahilcers et la région du Léman...

Il est clair que ce texte, avec le nom de colonne du soleil donné au Dammastock, est d'une haute antiquité. Au temps d'Avienus, qui écrivait sous Julien, la vallée du Rhône était suffisamment connue et même traversée par une grande voie de communication au col pennin. Maints auteurs en avaient parlé, et un géographe comme Avienus ne pouvait se permettre trop de fantaisie. Ces lignes ne sont pas de lui, mais d'un poète bien plus ancien, reprises par lui. Le poème d'Avienus est du reste formé de fragments de diverses époques et de diverses provenances, soudés ensemble, et c'est avec raison que la critique attribue les lignes que nous venons de citer à un auteur qui écrivait bien longtemps avant notre ère. Il existe sur les *Ora maritima* d'Avienus une thèse récente de A. Schulten et P. Bosch<sup>3</sup>, dans laquelle les auteurs ont délimité avec sagacité les textes interpolés, qui sont nombreux et de diverses mains.

D'après cette thèse, le texte ci-dessus serait d'un poète massiliote, autrement dit phocéén, qui devait écrire vers l'an 530 avant J.-C. Son nom ? Probablement Eutymènes, dont la statue décore la façade de la Bourse de Marseille. On a aussi articulé d'autres noms, en particulier celui de l'explorateur carthaginois Hannon, qui fit un fameux voyage à cette époque vers les mers du Sud, ou Himilcon, presque aussi ancien, qui franchit les Colonnes d'Hercule (Gibraltar) et atteignit la Grande-Bretagne.

Quant aux noms des peuplades mentionnées ci-dessus, ils ont donné lieu à toutes sortes de divagations étymologiques. Avienus, commentateur lui-même de ce texte, croit qu'il s'agit de Ligures qui devaient habiter la partie supérieure de la vallée du Rhône : *Ligures esse videntur et Tylangii, Daliterni, Clahilci... vallem Rhodani superiorem habitantes*. D'autres ont vu dans ces Tylangii, les *Tulingi* de César, voisins des Helvètes. On a même tiré un rapprochement entre ces fameux Daliternes et nos habitants des bords de la Dala... Nous préférons dire que nous n'en savons rien.

Ce poème précise en outre que les Alpes sont situées à l'est des sources du fleuve, *ab oriente Rhodani*. Que ce dernier coule vers l'occident, *fluit versus occidentem*, et qu'il débouche dans la Méditerranée au sortir d'un vaste étang marécageux jouxtant la cité de Tuline, qui est Arles, port commercial important à l'époque romaine. Il nous apprend aussi qu'un vent aigre, le *septentrio*, souffle parfois de cette région des Alpes, et parmi

<sup>3</sup> *Fontes Hispaniae antiquae*, par A. Schulten et P. Bosch, 1922.

les cours d'eau qu'il mentionne, il qualifie seuls de très grands — *annes maximos* — les deux fleuves : le Rhône et le Guadalquivir.

Au temps où le présumé Eutymènes décrivait ainsi les sources du Rhône, notre canton abritait une tribu, disons, inconnue de Ligures, car il est difficile d'admettre que l'écrivain massiliote ait pu avoir à ce sujet une information sûre, et les conditions climatiques n'étaient sans doute pas les mêmes que maintenant. Pour faire de l'histoire comparée, disons que le nom du Rhône a été tracé sur des tablettes dans un texte qui est arrivé jusqu'à nous à une époque qui fut contemporaine de Pythagore, de Tarquin l'Ancien, de Cyrus et de la captivité des Juifs à Babylone...

## A LA RECHERCHE DE L'AMBRE

Dans l'ordre chronologique, le deuxième auteur que nous rencontrons est Eschyle. Le grand tragique, qui vivait de 525 à 456 avant notre ère, aurait cité le Rhône, dans une pièce aujourd'hui perdue, et il le situe en Espagne. Puis Euripide, qui est mort en 405 avant J.-C. Mais lui le confond avec le Pô ou Eridan et le fait se déverser dans l'Adriatique. La confusion ici est totale. Nous la retrouverons encore chez d'autres auteurs.

Nous devons ces détails précieux à Pline l'Ancien. Le savant naturaliste écrit :

... Quant à Eschyle, plaçant l'Eridan en Ibérie [Espagne] et lui donnant le nom de Rhône ; quant à Euripide et à Apollonius, faisant arriver par une embouchure commune dans l'Adriatique le Rhône et le Pô, on leur pardonnera, étant ignorants en géographie...<sup>4</sup>

Ces lignes de Pline figurent dans un chapitre de son *Histoire Naturelle* qui traite de la provenance et du commerce de l'ambre, dont les propriétés comme l'origine ont beaucoup intrigué les anciens en donnant libre cours à toutes sortes d'hypothèses. Le commerce de l'ambre était important<sup>5</sup>, et il se trouve lié à l'apparition du nom du Rhône chez les Grecs. Il se faisait du Nord au Sud ; l'ambre provenait en général des bords de la Baltique. On sait qu'il portait le nom d'*elektron*, et, vers l'embouchure du Pô, les anciens ont longtemps placé d'hypothétiques îlots dits : *Iles*

<sup>4</sup> Pline, *Naturalis historia*, XXXVII, 11, 3.

<sup>5</sup> Cf. T. A. Rikard, *L'Homme et les Métaux*, Gallimard, 1938, pp. 147-148.

*Elektrides*, dont l'existence est déjà contestée par Hérodote et formellement démentie par Pline.

On comprendra que les fleuves aient pu jouer un rôle dans le commerce de l'ambre, soit comme agents de transport, soit comme élaborateurs du précieux produit. En effet, toujours selon Pline, l'écume des eaux douces concourait à la formation de l'ambre. Il y fallait aussi l'intervention des rayons du soleil. D'autres le font provenir de certains arbres, de certaines pierres, par suintement. Le plus poétique est Sophocle qui nous dit que l'ambre est formé des larmes de certains oiseaux pleurant la mort de Méléagre. En fait, le succin ou ambre antique n'était qu'une résine de végétaux fossiles, un article de luxe, coté autant que la perle, et dont on se servait comme moyen d'échange, comme ornement... ou, spécialement dans la région de Padoue, comme topique contre le goître. Les Padouanes portaient volontiers des colliers d'ambre à cet effet. Le Pô passait pour produire l'ambre, de même que certaines forêts du nord de l'Adriatique.

Aussi bien, soit pour le transport, soit pour la production de l'ambre, dont l'aire de prospection était grande, les Grecs en sont venus à considérer le Pô ou Eridan comme jouant un rôle important, et l'Eridan est par eux confondu, dans une vague trinité fluviale, avec le Rhône et le Rhin, qu'ils font se déverser tantôt dans l'Adriatique, tantôt dans la mer du Nord, ou dans le golfe de Marseille<sup>6</sup>. Et l'on constate alors qu'une parure de légendes a entouré au cours des siècles cette trinité fluviale qui prend naissance dans nos Alpes centrales, car le Tessin, le *Ticinus*, le grand affluent du Pô dans la Cisalpine, était très célèbre depuis la victoire d'Hannibal sur les Romains et mieux connu, dans le monde greco-romain, que la source même du Pô, au mont Viso.

Les Grecs n'avaient pas une idée bien nette des Alpes, encore moins du massif central du Saint-Gothard. Là, « vers les portes et le domaine de la Nuit », dira Apollonius de Rhodes, prend naissance cette trinité fluviale, dont les cours furent longtemps confondus. La Mythologie s'en est aussi mêlée. Hercule et les Argonautes remontent le cours du Tessin que le poète de Rhodes prend pour le Rhodanos. Du Gothard, une partie des Argonautes poursuivent leur route vers les lacs suisses, au Nord, tandis qu'Hercule oblique à l'Ouest pour ressortir de la vallée pennine par les Alpes Graies ou grecques auxquelles les anciens ont donné ce nom en souvenir des héros grecs de cette prodigieuse randonnée... Mais n'anticipons pas.

A peu près contemporain d'Eschyle, un géographe et naviga-

<sup>6</sup> Dans nos Alpes Centrales, au point de jonction des territoires du Valais, Uri et Tessin, le Wyttengewasserstock élève sa pointe à 3024 m. Chose curieuse, l'un des sommets de cette montagne alimente le Rhône, le Rhin et le Tessin, et envoie ainsi ses eaux dans la Méditerranée, la Mer du Nord et l'Adriatique.

teur grec du nom de Scylax s'occupe aussi du Rhône. Il est l'auteur d'un périple qui indique en particulier, de façon assez précise, les distances entre les ports principaux de la Méditerranée. Il nous dit que le Rhône, sans doute le Rhône provençal, séparait deux peuplades, les Ibères et les Ligures, mais que celles-ci s'étaient fort mêlées dans le voisinage immédiat des rives, et il nous apprend que les trois plus grands fleuves de l'Europe étaient le *Tanaïs* (Don), l'*Ister* (Danube) et le *Rhodanos* <sup>7</sup>.

Pour Denys le Périgète, au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., tout comme pour Eschyle, les sources du Rhône sont à chercher dans les Pyrénées. Chose plus extraordinaire, il le confond aussi avec l'Eridan et lui prête la même légende de Phaéton et de ses sœurs pleurant sur le rivage. Là aussi, au pied des peupliers, les Celtes ramassaient le succin transparent comme les larmes des Héliades. Et il donne à cet Eridan la mer Tyrrhénienne pour embouchure, c'est-à-dire la partie de la Méditerranée à l'ouest de la péninsule italienne, ce qui correspond vaguement à l'estuaire du Rhône <sup>8</sup>. Il convient aussi de souligner la similitude de ces trois noms de fleuves : *Rhodanus*, *Rhenus*, *Eridanus*, dont l'étymologie semble bien avoir un caractère de parenté, une racine commune <sup>9</sup>. De là à les confondre, il n'y avait qu'un pas. D'ailleurs, un Grec d'avant Platon est excusable de n'avoir pas bien su situer les sources du Rhône.

## DANS LE SILLAGE DES ARGONAUTES

Avec les Grecs donc, et de la grande époque, nous sommes toujours en pleine confusion quant à la délimitation du système hydrographique qui nous occupe. Le Rhône, confondu avec l'Eridan et le Rhin, se déverse, au gré de l'imagination des écrivains, tantôt dans l'Adriatique, tantôt dans la Méditerranée, tantôt dans la Mer du Nord, et même sur les côtes espagnoles. Un de leurs poètes va nous conduire au beau temps de la Mythologie. Il s'agit encore d'Apollonius de Rhodes, que nous avons déjà nommé. La date de sa naissance se situe vers 280 avant J.-C., à Alexandrie.

Nous lui devons un texte intéressant sur le Rhône et ses sources, et le récit d'un fameux voyage à travers les Alpes, dans cette

<sup>7</sup> Carolus Mullerus, *Geographi Graeci minores*, Paris, 1855.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> On pense tout naturellement à une racine apparentée au verbe grec *rheo* = couler.

région précise de notre massif alpin. Ce texte est compris dans son poème sur les Argonautes<sup>10</sup>, qui, comme on sait, reproduit les fables de la conquête de la Toison d'Or par Jason et ses compagnons.

Ce thème a fourni une matière épique extraordinairement riche et inspiré d'innombrables écrivains ou artistes à toutes les époques. La légende en est fort ancienne, antérieure à Homère ou à Hésiode qui la connaissaient. Elle nous touche de près et il est opportun d'en parler.

L'itinéraire suivi par ces hardis navigateurs varie du reste beaucoup suivant les auteurs qui le décrivent, car ils ne sont pas toujours d'accord. Seul le poème d'Apollonius nous intéresse ici, cet Alexandrin étant le seul à faire franchir nos Alpes, du Sud au Nord, aux Argonautes.

Le poème d'Apollonius nous est parvenu par un manuscrit florentin du X<sup>e</sup> siècle ; les Allemands en ont fait une édition savante, en 1858, dite édition de Leipzig. Il a également été traduit en français, notamment par M. de la Ville de Mirmont en 1892, que nous utilisons<sup>11</sup>.

L'ouvrage ne comprend pas moins de 5835 vers, d'une langue, à ce qu'on assure, très travaillée, d'une versification pleine d'art. De bons critiques ont démontré que, dans les descriptions de la mer, par exemple, Apollonius n'est pas sans faire penser à la manière inimitable de Pierre Loti.

Nous passons sur les détails qui sont infinis. Il suffira de savoir que les héros, partis de Grèce, firent alors voile vers le Pont-Euxin ou Mer Noire. Ils prennent pied en Colchide, dans la Géorgie actuelle, où le chef de l'expédition, Jason, s'empare de la Toison d'Or, et s'approprie aussi Médée, la fille du roi du pays.

Après toutes sortes d'aventures merveilleuses et pleines de périls, après avoir erré longtemps sur le Danube et ses affluents, le vaisseau Argo, une nef enchantée et qui rendait volontiers des oracles, finit par se retrouver à l'extrémité de l'Adriatique, vers l'embouchure du Pô ou Eridanos.

Là, un coup de vent d'une rare violence l'entraîne dans le lit du fleuve. Ravis de découvrir des terres nouvelles, les héros remontent le courant, rament dur jour et nuit, et parviennent jusqu'à l'endroit où le principal affluent, le Tessin, se joint au

<sup>10</sup> Apollonius de Rhodes, *Les Argonautiques*, traduction française par H. de la Ville de Mirmont, Bordeaux et Paris, 1892.

<sup>11</sup> Sur les Argonautes, voir aussi : A. Grenier, *La découverte du Rhin*, dans les *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1920, pp. 5-28 ; E. Delage, *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Paris, de Boccard, 1930 ; R. Roux, *Le Problème des Argonautes*, Paris, de Boccard, 1949.



fleuve, près de Pavie. Et, suivant en cela la tradition grecque, Apollonius croit que cet affluent est le Rhodanos, dans les eaux duquel n'hésitent pas à pénétrer les Argonautes, tentés par ce courant qui vient des plus hautes montagnes. Voici son texte :

Sortis de ce fleuve [Eridanos], les Argonautes pénètrent dans le cours profond du Rhodanos qui se jette dans l'Éridan ; en se mêlant, leurs eaux retentissent et se soulèvent... Le Rhodanos vient des terres les plus reculées, où sont les portes et le domaine de la Nuit ; c'est de là qu'il s'élançe : il précipite une partie de ses eaux sur les rivages de l'Océan, et il jette les autres soit dans la mer Ionienne [Adriatique], soit dans la mer Sardoniennne [en Méditerranée], golfe immense où son cours se déverse par sept embouchures. De ce fleuve, ils passèrent par les lacs aux rudes tempêtes, qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. Et là, assurément, ils auraient trouvé une destinée indigne, car un bras du fleuve les portait aux golfes de l'Océan, où ils allaient entrer sans l'avoir voulu, et d'où ils n'auraient pu revenir sains et saufs. Mais du haut des Monts Hercyniens, Héra poussa un cri ; en entendant ce cri, ils furent, tous à la fois, saisis de terreur, car l'air immense le répercutait d'une manière terrible. Ils étaient donc ramenés en arrière par la déesse, et ils comprirent alors quelle était la route par laquelle leur retour devait s'accomplir. Longtemps après, suivant le dessein d'Héra, ils arrivèrent aux rivages de la mer, s'avançant invisibles au milieu des peuples innombrables des Celtes et des Ligures. Car, autour d'eux, la déesse avait répandu une nuée obscure qui les enveloppa tout le temps qu'ils traversèrent ces pays. Lors donc que le navire eut franchi l'embouchure du milieu, ils arrivèrent aux îles Stoéchades...

Après l'escale des îles Stoéchades (Hyères), ils s'arrêtent aussi un peu plus loin à l'île d'Aethalie (Elbe), où ils fondent un port qu'ils nomment Argos, connu des anciens, l'actuel Porto-ferraio, puis regagnent la terre d'Iolchos en Thessalie, d'où ils étaient partis.

L'incertitude géographique de ce récit est manifeste. Il y a là un mélange de fables et de vagues connaissances topographiques. Apollonius est le premier à soupçonner l'existence du Rhin, considéré comme un bras du Rhodanos. Cette liaison entre les trois grands fleuves — Rhône, Rhin, Pô — n'est pas une invention du poète ; il a repris des idées qui avaient cours de son temps, et même longtemps encore après lui, puisqu'un scoliaste de notre Alexandrin pouvait écrire sans broncher : « Le Rhodanos est un fleuve de la Celtique qui s'unit à l'Éridan. Puis ils se séparent en deux : l'une des branches se jette dans l'Océan, l'autre dans le golfe Ionien [Adriatique] ». Puis cette allusion aux portes du domaine de la Nuit nous reporte au temps des plus anciennes théogonies.

Les érudits se sont penchés sur cet itinéraire qui a suscité de nombreux travaux. On peut le reconstituer, semble-t-il, sans grandes difficultés.

Les compagnons de Jason passent du Pô dans son affluent, le Tessin, dont ils remontent le cours. Et comme nous naviguons en pleine fantaisie, les hardis nochers arrivent vers le massif du Saint-Gothard. Comment le franchirent-ils ? C'est bien simple :

en portant le bateau sur leurs robustes épaules ! Ils en avaient l'habitude. Ailleurs, lors du retour de la lointaine Mer Noire, les Argonautes furent bel et bien obligés de sortir leur nef du Danube et de la porter pendant douze jours et douze nuits avant de rencontrer un nouveau cours d'eau... La barrière n'était pas infranchissable, à telle enseigne qu'ils se retrouvent sur l'autre versant où ils reprennent le fil de l'eau, voguent sur les lacs helvétiques fort nombreux, rejoignent le Rhin et poursuivent le prodigieux voyage.

D'ailleurs, ces transports de bateaux n'étaient pas rares dans l'antiquité. Il arriva aux Lacédémoniens de tirer les leurs sur des rouleaux à travers l'isthme de Corinthe. Des nefes passèrent, malgré les sables, d'Alexandrie au golfe Persique, sous je ne sais quel dynaste, et Annibal fit tirer sa flotte par terre ferme, d'un bras de mer dans l'autre, à Tarente... Rien d'extraordinaire, donc ; et le périple de Jason, pour curieux qu'il nous paraisse, n'avait pas de quoi faire tiquer un contemporain d'Apollonius. Ce qui explique la vaste audience qu'a eue ce poème dans l'antiquité. Pline l'Ancien lui-même accrédi-tera la légende :

...les écrivains les plus exacts, écrit-il, soutiennent que l'on transporta à force de bras ce vaisseau à travers les Alpes<sup>12</sup>...

Primitivement, on donnait le nom de Celtes à l'ensemble des peuplades établies en Europe centrale, occidentale et septentrionale. Territoire extrêmement vaste. Ces lacs nombreux du territoire des Celtes sont nos lacs alémaniques. Nouveaux venus, les Celtes avaient un peu partout supplanté les Ligures, entre le VII<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Hésiode mentionne les Ligures, mais ignore encore les Celtes.

La forêt Hercynienne passait pour la plus vaste du monde connu. Il fallait soixante jours pour la traverser dans sa longueur, et neuf dans sa largeur. Strabon la fait déborder bien au-delà des frontières actuelles de la Bohême qu'elle occupe maintenant, et l'étend jusque vers le Rhin. C'est donc vers notre frontière nord, au tournant de Bâle, non loin de la Forêt-Noire, que les nautes entendirent le cri d'Héra qui les effraya si fort, cependant que l'apparition merveilleuse les trouble. Rien ici non plus d'extraordinaire. La Mythologie foisonne d'événements de ce genre et offre des exemples de grands cris désolés entendus dans la nature, avertissements ou présages de malheurs. Une voix terrifiante, surhumaine, annonça à des nautonniers la mort du Grand Pan, épisode que Rabelais a magnifiquement paraphrasé au livre IV de son *Pantagruel*. L'antiquité était crédule.

<sup>12</sup> Pline, *Naturalis historia*, III, 23, 3.

A l'ouïe de ce cri, nos Argonautes effrayés vont revenir en arrière, puisque aussi bien le destin ne veut pas qu'ils poussent plus loin vers le Nord mystérieux. Ils changent de direction et c'est vers le Léman qu'ils font route cette fois. Ils rencontrent bientôt l'Aar, affluent du Rhin, et ils en remontent le cours. Et, tantôt naviguant, tantôt portant leur bateau, ils traversent les lacs de Bienne et de Neuchâtel, puis les marécages d'alors pour atteindre le Léman et se confier ensuite au Rhône qui les dépose au golfe de Marseille « par son embouchure du milieu ». Voilà le périple.

Toute l'antiquité y a cru. Ce crochet par la Suisse, si l'on peut dire, trouve une explication assez rationnelle. Il ne faut pas oublier que la légende des Argonautes, qui s'enrichit des éléments les plus divers du naturalisme primitif de la religion hellénique, traduit aussi l'expansion économique qui se manifeste au début du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, au temps du célèbre Pythéas de Marseille, lui-même explorateur de grand renom. Les marchands phocéens remontent alors bien haut le Rhône, jusque vers la Suisse, l'Alsace, l'Allemagne du Sud. Or, à l'extrémité du lac de Neuchâtel existait un *emporium*, un comptoir connu. Les marchands, Grecs venus de Marseille ou Etrusques venus de la Péninsule, pouvaient y trafiquer. En tout cas ils trouvaient là « la station fameuse de la Tène, entrepôt commercial de première importance »<sup>13</sup>.

La légende des Argonautes semble bien être ainsi une légende commerciale. L'itinéraire qu'ils suivent s'élargit vers l'Occident et le Nord à mesure que s'étend la pénétration commerciale. C'est une constatation que l'on peut faire. A l'origine, avec Hésiode et Pindare<sup>14</sup>, ce périple se cantonne en Méditerranée orientale, dans la Colchide, en Lybie, etc. Sophocle, Euripide les ramènent en Grèce à peu près par le même chemin qu'à l'aller : le Bosphore, l'Hellespont. Plus tard, un écrivain du nom de Timée ouvre le Tanais ou Don au navire Argo. Plus tard encore, Timagétos introduit les Argonautes dans l'Ister ou Danube. Il est le premier à le faire. Bien plus, comme l'antiquité croyait à une liaison entre le Danube et l'Adriatique, l'auteur fait passer les héros directement dans cette mer. Enfin, Apollonius les pousse carrément plus à l'Ouest encore, et, par nos Alpes centrales et le lit du Rhône, les conduit à Marseille, centre commercial singulièrement important de son temps.

Ce fabuleux périple, avec ses aventures extraordinaires, a eu longtemps de l'attrait pour les amateurs de merveilleux. Il a inspiré les poètes et les artistes du monde gréco-romain. Il pour-

<sup>13</sup> A. Grenier, *op. cit.*, p. 13.

<sup>14</sup> E. Delage, *op. cit.*, p. 279. L'auteur détermine les sources d'Apollonius.

rait simplement symboliser les premières entreprises maritimes des anciens, les expéditions lointaines à la découverte de terres inconnues, où l'on se hâtait de fonder des comptoirs en attendant d'y faire pénétrer la civilisation <sup>15</sup>.

Deux mots encore sur le navire et sa chiourme si singulière. Grâce aux poètes, la nef qui franchit le Saint-Gothard entra dans l'immortalité. Elle finit même par prendre place dans le ciel austral où une constellation porte son nom. Elle était déjà montée bien haut au cours de sa randonnée alpine. Puis, à l'époque classique, au témoignage de Martial, un bout de planche de ce navire était exposé à Rome même et l'objet d'une grande vénération.

L'équipage ? Saluez ! Il y avait dans la galère capitane d'Apollonius, plus de quarante rameurs. Il nous donne en effet, au départ, cinquante-cinq noms, alors que Pindare n'a dénombré encore que douze Argonautes. Quelques-uns ont péri de malemort au cours du voyage, bien sûr, mais il y a là des noms à retenir. Je cite : Orphée, qui charmait des sons de sa lyre les durs rochers, les cours des fleuves, les arbres et les bêtes sauvages ; Médée, la première femme alpiniste ; le rude Polyphémos, qui avait combattu contre les Centaures ; Mopsus, habile dans l'art de la divination ; Castor et Pollux, les deux jumeaux divins ; Lyncée, dont l'œil perçant pouvait voir sous terre et sous l'eau ; Jason, l'organisateur de l'expédition ; Calaïs, fils de Borée, dont les pieds étaient garnis d'ailes noires ; Argos, le constructeur du fameux navire, et Hercule, naturellement. Car la traversée de nos Alpes fait partie du cycle, à la vérité peu connu, des travaux d'Hercule.

## *PASSAGE D'HERCULE*

Hercule faisait partie de l'expédition. Des poètes l'affirment. Des peintures de vases, des mosaïques l'attestent. A-t-il accompli tout le périple ? Apollonius semble l'avoir abandonné dans la Mysie, à d'autres affaires, mais cela n'a pas d'importance, car toute l'antiquité a cru à la traversée des Alpes par Hercule. C'est par le Saint-Gothard qu'il entra dans nos montagnes, avec une troupe de Grecs, et il en ressortit par les Portes Graies ou Petit-Saint-Bernard, pour aller ensuite combattre en Provence. Et c'est

<sup>15</sup> Georges Lefranc, *Les Grands Voyages dans l'Antiquité*, vol. III. Librairie de la Revue nautique, Paris, 1933.

en mémoire de cet exploit que le nom d'Alpes Graies a été donné au col, que quelques-uns ont identifié aussi avec le Grand-Saint-Bernard.

L'importance stratégique de notre massif alpin a été soulignée à maintes reprises par les anciens. Les Alpes passaient pour la sauvegarde de l'Empire romain<sup>16</sup>. Elles ont pendant longtemps contenu les Barbares. La région du Saint-Gothard en particulier était réputée inaccessible. Seuls, les héros des âges fabuleux, des surhommes, pouvaient vaincre cette barrière. Hercule fut le vainqueur... avec les Argonautes, mais les écrivains latins insistent davantage sur l'exploit du fils d'Alcmène.

Sans doute, le premier qui évoque des souvenirs héracléens dans le Sud des Alpes, en Provence, est Eschyle, dans *Prométhée enchaîné*. Cette opinion a trouvé à Rome une large audience. Pline l'Ancien (né en 23 de notre ère) écrira dans son *Histoire Naturelle* : « Aoste est une ville des Salasses, au débouché d'une double route, celle des Alpes Graies [Petit-Saint-Bernard] et celle des Alpes Pennines : les Poeni [Carthaginois] auraient passé par celle-ci<sup>17</sup>, et Hercule par celle-là »<sup>18</sup>.

Silius Italicus, mort au premier siècle de notre ère, a également précisé ce périple fameux par nos Alpes, dans ses *Guerres Punique*s, très bon poème imité de Virgile, et dont l'unique manuscrit a été livré aux lettres par l'humaniste florentin le Pogge, qui le découvrit dans une tour du couvent de Saint-Gall, au temps du concile de Constance. On y trouve plusieurs allusions au passage d'Hercule :

Le premier, le héros de Tyrinthe aborda ces sommets inexplorés. Sous le regard des dieux célestes, il traversa les nuages, brisa les escarpements et, à force d'énergie, dompta ces rochers que le pied de l'homme, depuis l'origine et durant de longs siècles, n'avait pas profanés...

Lorsque les mercenaires numides tremblent par ces chemins glacés, si l'on peut parler de chemins, Hannibal les reconforte en évoquant le passage du héros : « Il est honteux, lui fait dire le poète, de désespérer de s'avancer par une route qu'ouvrit Hercule, et de ne pas oser prétendre à la gloire d'y marcher après lui ». Et le chef borgne monté sur son éléphant insiste sur ce fait qu'Hercule a été le premier « à briser les rochers escarpés avec les plus terribles efforts et à s'ouvrir une route inconnue à tous les siècles antérieurs ».

<sup>16</sup> En particulier chez Pline l'Ancien, Caton, Tite-Live.

<sup>17</sup> Opinion abandonnée maintenant au profit du Mont Genève.

<sup>18</sup> Pline, *Naturalis historia*, III, 21, 1.

Ces mêmes allusions à l'exploit mythique, le poète les prête aussi à Scipion haranguant les légionnaires vainqueurs à Zama. Bien en vain le Carthaginois avait tenté... « dans son orgueil, d'égaliser les exploits d'Hercule..., de se poser en rival d'Hercule..., d'avoir voulu marcher sur les traces du dieu... » à travers les Alpes : il a été finalement battu.

Enfin, après la destruction des bataillons numides, Silius Italicus pouvait écrire ces lignes vengeresses : « on vit expirer ceux qui se vantaient d'avoir foulé le mystérieux sentier des Immortels, et de s'être ouvert les Alpes, inaccessibles aux humains ».

Tite-Live, mort en 19<sup>e</sup> de notre ère, est plus circonspect. Il reconnaît que la croyance à ce périple d'Hercule était générale de son temps. Mais pour lui, il s'étonne que les Gaulois de Bellovèse (en fait, on ne sait pas au juste par où passèrent ces hordes en l'an 176 de Rome, pour se ruer sur la péninsule) aient trouvé dans cette région des Alpes des chemins tout faits, à moins de croire à ce que la fable dit d'Hercule, *nisi de Hercule fabulis credere libet...*<sup>19</sup>

Pétrone, qui s'ouvrit les veines sous Néron, comme on sait, dira aussi qu'un temple à Hercule existait sur le col des Alpes Graies : *Est locus Herculeis sacer aris...* un autel fort vénéré. Voici son texte intéressant où est évoqué le passage des Grecs : « Sur le faite aérien des Alpes, là où les rocs qui ont retenti du nom des Grecs s'abaissent et se laissent approcher, là se trouve un endroit consacré par un autel à Hercule... »

Ce texte est peu précis. Aussi des humanistes italiens, comme Paul Jove (1483-1552), ne font pas toujours la distinction entre le Grand et le Petit-Saint-Bernard. Jove écrira : « les Alpes du Saint-Bernard, que César appelle Supérieures, et dont l'ancien nom de Graies est tiré du passage des Grecs et d'Hercule... » Dans César, il ne peut s'agir que du Valais, puisque Galba y conduisit la douzième légion sur Octodure. De même, un Navarois, Gaudenzio Marula<sup>20</sup>, accapare au profit du Grand-Saint-Bernard l'autel à Hercule signalé par Pétrone. Cette opinion, toutefois, n'a guère eu d'écho. Elle n'était cependant pas sans logique : venant des sources du Rhône, le héros de Tyrinthe a bien dû franchir les deux cols... On a en tout cas trouvé des statuettes d'Hercule au col Pennin.

<sup>19</sup> Cf. Classiques latins de Nisard et Bibliothèque latine-française de Panckoucke, Paris, 1827.

<sup>20</sup> Marula, né près de Novare, mort à Milan. Il était contemporain de Stumpf et Simler. On lui doit des commentaires sur les auteurs latins et un ouvrage intitulé : *De Gallorum Cisalpinorum antiquitate et origine*.

On sait que pendant deux siècles au moins, le Valais et la Tarentaise formèrent une seule province romaine, dite des *Alpes Graies et Pennines*. Ammien Marcellin, qui écrivait vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, s'exprime encore ainsi sur le fameux passage du héros de Thèbes en Hellade : « L'Hercule Thébain passa par ces Alpes, leur donnant le nom de Graies, et aussi établit la citadelle et le fort de Monaco pour perpétuer la mémoire de ses exploits... »

Le premier des « guides du voyageur », l'*Itinéraire d'Antonin*, qui est de cette époque, donne aussi la même origine au nom du col des Alpes Graies : *Alpes Graias ab Herculi Thebano dictas ostendimus*.

Pour terminer cette nomenclature, disons enfin que les descripteurs de l'Allobrogie romaine, de même que les géographes, encore au siècle dernier, donnaient au Petit-Saint-Bernard le nom de *Mons Herculis*.

En outre, le souvenir du héros est resté sur les côtes de la Méditerranée. Descendu dans la Crau, Hercule avait commencé par mater les Ligures barbares en des combats terribles ; puis, sous son patronage, on voit s'établir parmi ces peuplades les premiers comptoirs grecs ou phéniciens. Lui-même passait, dès la plus haute antiquité, pour avoir fondé le bourg fortifié qui devint Alésia. Des colonies grecques prospérèrent en Provence. Les anciens nous ont conservé les noms des cités héracléennes : *Héraclée du Rhône*, berceau de la cité de Saint-Gilles dans le Gard ; *Héracléa Kakkabaria*, près de Saint-Tropez ; surtout le *portus Herculis Monoeci*, Monaco. Ajoutons-y les *Colonnes d'Hercule* et la *via Herculea*, cette route qui reliait l'Espagne à la Provence, régions peuplées de comptoirs, et qui pénétrait en Italie par le col du Tende, une route classique entre toutes. l'actuelle Corniche...<sup>21</sup>

<sup>21</sup> Charles Lenthalic, *L'Homme devant les Alpes*, Paris, 1896 ; du même auteur, *Le Rhône, histoire d'un fleuve*, Paris, 1905. Cf. aussi Dr W. A. B. Coolidge, *Les Alpes dans la nature et dans l'Histoire*, Paris, 1913, ainsi que : Josias Simler et les *Origines de l'Alpinisme*, Grenoble, 1904.

## CIVILISATION EN MARCHE

Pour trouver une explication plus ou moins rationnelle à ce mythe si répandu, il faut regarder le périple d'Hercule comme la traduction poétique des entreprises grecques d'expansion économique et d'exploration de terres inconnues. On doit à ce mythe quelques beaux textes. Le personnage d'Hercule est d'ailleurs fort complexe. On trouve les traces de son passage dans beaucoup de pays et il a franchi plus d'une montagne. Rien d'étonnant qu'il soit devenu le vainqueur des Alpes !

Lorsque Apollonius écrivait son poème dans l'île de Rhodes, il y avait longtemps que les Grecs avaient poussé leurs expéditions commerciales fort loin de leur patrie. La poésie du cycle des Argonautes et d'Hercule concrétisait l'œuvre de civilisation que les Hellènes avaient accomplie dans l'Occident barbare.

Les Ligures qui occupaient notre pays et couvraient la Provence et l'Italie septentrionale, devaient être, semble-t-il, fort peu recommandables. On a un texte de Diodore de Sicile qui dit que les femmes ligures avaient la vaillance et la vigueur des hommes, et que les hommes avaient celles des bêtes sauvages. Vêtus de toisons de moutons ou de peaux de loup, ils attaquaient en poussant des cris stridents. Ils passaient pour habiles frondeurs et les rares voyageurs qui s'aventuraient vers les cols alpestres ne tenaient pas du tout à les rencontrer. De plus, les Ligures avaient des dieux cruels, croit-on, qui ne dédaignaient pas les victimes humaines. Camille Jullian<sup>22</sup> assure que les Ligures apennins dépeçaient les corps de leurs prisonniers pour les offrir à leurs divinités.

D'autre part, le mythe d'Hercule est celui d'un héros bienfaisant, civilisateur. Toute sa vie il lutta pour délivrer le monde de monstres abominables et faire triompher autant que possible la justice. Il ne cessa de combattre contre quelqu'un ou quelque chose, depuis le berceau où il étrangle les serpents placés là pour l'étouffer, jusqu'à son bûcher sur le Mont Oeta qui mit fin à une vie utile et laborieuse entre toutes. Il passa en apportant plus de civilisation. De sorte que le périple herculéen vers les Ligures trouve une explication rationnelle que l'auteur de l'*Histoire de la Gaule* résume ainsi :

<sup>22</sup> Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, vol. I, Paris, 1908, et *La route des Argonautes et la Tène*, dans *Revue des Etudes Anciennes*, 1906.



Peut-être jadis, celles-ci [les divinités ligures] avaient-elles reçu aussi en victimes les étrangers égarés dans les Alpes : mais Hercule, dit-on, fit comprendre aux indigènes qu'il y avait plus de profit à trafiquer avec les Grecs et les Etrusques qu'à servir ces voyageurs en festins aux dieux<sup>23</sup>.

Au fond, Hercule personnifie la civilisation en marche.

### *RHÔNE RAPIDE...*

On voit par ces citations quelle audience dans le monde ancien a eu le périple des Argonautes et d'Hercule à travers les Alpes. Mais quittons maintenant le domaine mythique et légendaire pour voir se projeter quelques clartés sur le bassin du Rhône. Le consciencieux et véridique Polybe, né à Mégalopolis entre 215 et 213 avant J.-C., situe le Rhône et les Alpes avec une remarquable exactitude. Il aurait du reste passablement exploré les lieux, alors qu'il cherchait à se rendre compte sur place de la route suivie par Hannibal. Voici ce qu'il dit :

J'en parle avec assurance, je tiens les faits dont il est question de la bouche même de témoins oculaires ; et, en ce qui concerne les lieux, je les ai parcourus dans un voyage que je fis autrefois dans les Alpes, afin d'en prendre par moi-même une connaissance exacte<sup>24</sup>.

... Au nord de l'Italie, poursuit-il, les Alpes forment une frontière défensive sans interruption jusqu'à Marseille...

... Des deux côtés des Alpes, tant dans la région que parcourt le Rhône que dans le Nord de l'Italie, les coteaux montagneux sont en partie habités par des peuples barbares... Les sommets des Alpes, même dans la région des passages, sont déboisés et froids ; une neige les recouvre été comme hiver. Plus bas, les régions sont habitables...

... Les sources du Rhône se trouvent au nord de l'extrémité de la mer Adriatique, sur le versant nord des Alpes. Le fleuve coule vers l'ouest, puis prend une direction sud-ouest, pour se jeter dans la mer de Sardaigne... C'est ce fleuve qu'Hannibal a dû franchir [dans la Provence] pour se jeter sur l'Italie...

Il faut cinq jours pour franchir les Alpes..., assure-t-il. Il mentionne en outre un passage dont il dit simplement qu'il emprunte « le territoire des Salasses » (Aoste) et qui peut être le Grand ou le Petit-Saint-Bernard.

<sup>23</sup> Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, 144.

<sup>24</sup> Polybe, IV, 48.

Avant l'ère chrétienne nous trouvons encore Strabon, géographe grec né vers l'an 58. Il cite les Nantuates, les Véragres et le col pennin à plusieurs reprises. Celui-ci est très élevé, dit-il, et inaccessible aux chariots, parce que roide et étroit. « Le Rhône descend des Alpes, continue Strabon, riche en eau et impétueux. Il traverse le lac de Genève où son propre courant est clairement visible pendant de nombreux stades. »

L'idée, reprise dans la suite par de nombreux auteurs, que les eaux du Rhône ne se mélangent pas aux eaux du lac, apparaît ici pour la première fois. C'est Strabon qui la met en circulation. Elle subsistera pendant de longs siècles et ne commencera à être contestée que par les auteurs suisses des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Pour Strabon, le Rhône, tout comme le Rhin, sortait des flancs du mont Adulas. C'était le nom que les « Anciens » donnaient au Gothard, et même les « Modernes » puisque Boileau veut que le Rhin y ait sa source...

« *Au pied du mont Adule, entre mille roseaux* »,

ce qui est fort curieux !

Le polygraphe Varron (116-27 av. J.-C.) range le Rhône parmi les trois grands fleuves de l'Europe, et Tibulle (mort vers l'an 19) lui accole l'un des premiers l'épithète de *rapide*, qui allait être reprise dans la suite maintes fois. Son vers est connu :

*Festus Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna.*

Un certain Scymus de Chio, au premier siècle avant notre ère, le qualifie surtout de *magnus fluvius*.

Pline partage aussi l'idée que les eaux du Rhône ne se mélangent pas à celles du lac. Il est « le plus riche fleuve de la Gaule. Se précipitant du haut des Alpes, il traverse le Léman et emmène la Saône paresseuse ainsi que l'Isère et la Durance, non moins rapides que lui ».

Pline eut le tort de faire dériver le nom du Rhône de la ville de Rhoda ou Rhodanusio, qui paraît avoir été fondée par des Rhodiens chassés de Sicile vers l'an 578 av. J.-C. Cette étymologie a prévalu pendant de longs siècles, mais elle est abandonnée à notre époque.

Silius Italicus s'exprime ainsi sur le Rhône :

Ce fleuve, qui prend sa source aux massifs des Alpes, descend d'un roc couvert de neiges, pour répandre chez les Celtes ses eaux immenses. Bientôt, fendant les plaines de ses flots écumants, il va, d'un cours rapide, se jeter dans la mer par une vaste embouchure. Dans sa route, il est grossi par l'Arar [Saône], qui s'y mêle sans bruit et qui semble à peine couler...

Observation très juste.

Un géographe romain, Pomponius Mela, né vers l'an 40 ap. J.-C., répète un peu ce qu'a dit Pline : « Le Rhône commence à peu de distance des sources de l'Ister [Inn-Danube] et du Rhin. Il se jette ensuite dans le lac Léman, le traverse avec rapidité sans que leurs eaux se mêlent, et il en sort aussi large qu'il y est entré ».

Ammien Marcellin, historien latin qui écrivait dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, nous dit ceci :

Taire un fleuve aussi renommé que le Rhône serait une impardonnable omission... Le Rhône, au sortir des Alpes pennines, précipite impétueusement vers les basses terres une masse d'eau considérable, et, vierge encore de tout tribut, roule déjà dans son lit à plein bord. Il se jette ensuite dans un lac appelé Léman, qu'il traverse sans se mêler à ses ondes, et, traversant cette masse d'eau, il s'y fraye, à sa surface, un passage de vive force. De là, sans avoir rien perdu de ses eaux, il passe entre la Savoie et le pays des Séquanais...

## PREMIERS ECHOS CHRETIENS

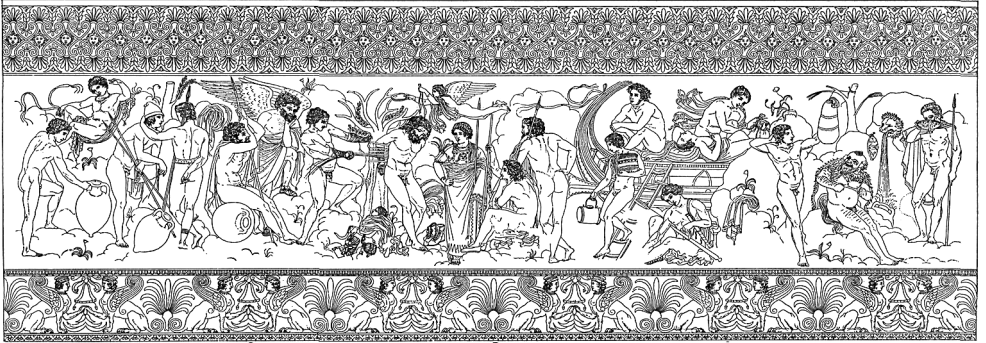
Et voici encore quelques opinions. Le Rhône impétueux a été franchi maintes fois par les troupes romaines, ce qui fera dire à Avienus que le fleuve frémit devant les aigles des légions : *Romanas aquilas Rhodanus tremuit...*

L'épithète de rapide ou impétueux accolée au Rhône revient dans deux vers du poète Ausone à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. L'évêque semi-pélagien Faustus souligne ce même caractère d'impétuosité des eaux rhodaniennes : *Raucisono Rhodanus fluit agmine praeceps...* Nous nous arrêtons ainsi au milieu du V<sup>e</sup> siècle avec Faustus, évêque de Riez (Basses-Alpes), et Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, qui lui donne le titre de grand fleuve de la Gaule.

Un peu plus tôt, saint Jérôme a vraisemblablement franchi le Grand-Saint-Bernard puisqu'on le rencontre à Trèves ; or il partagerait le point de vue de Pline sur l'étymologie du nom du Rhône, si l'on en croit notre compatriote Loys de Bochat, lieutenant ballival de Lausanne pour Leurs Excellences de Berne au XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>25</sup>.

<sup>25</sup> *Mémoires critiques pour servir d'Eclaircissements sur divers Points de l'histoire ancienne de la Suisse*, à Lausanne, chez Marc-Michel Bousquet, 1747 (ouvrage bien dépassé, mais qui garde son charme comme témoignage du XVIII<sup>e</sup> siècle).

Un autre grand Docteur de l'Eglise, saint Ambroise, le célèbre évêque de Milan, traversa également le col, vers 383, pour se rendre à Mayence, en mission auprès de l'usurpateur Maxime dont les légions menaçaient la cisalpine. On doit à Ambroise la seule et unique mention qui existe dans les lettres latines du nom d'un Valaisan, nom qui revient même quatre fois dans ses œuvres. Il s'agit de Théodore, évêque d'Octodure, avec lequel il était en relations.



## Les Argonautes en Bithynie d'après la Ciste Ficoroni

La Ciste Ficoroni est un coffret cylindrique de bronze que l'on a trouvé à Préneste (aujourd'hui Palestrina, non loin de Rome) en 1738. Elle porte le nom de son premier acquéreur. Selon l'inscription qu'on lit sur le couvercle, elle est l'œuvre de l'artiste romain Novios Plautios et le don d'une dame de Préneste, Dindia Macolnia, à sa fille. Le style et la décoration, qui dénotent à la fois le modèle grec et l'interprétation italo-étrusque, en font une des œuvres les plus importantes du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère (environ 250). La Ciste Ficoroni se trouve actuellement au Musée de la Villa di Papa Giulio, à Rome. Le développement de la frise que nous reproduisons ici est dû à Emil Braun qui a consacré à cette Ciste une importante étude publiée à Leipzig en 1848. Notons encore que la frise, sans les bandeaux qui la bordent, a une hauteur de 0 m 23.

Lorsque le navire Argo voulut aborder chez les Bébryces (sur la côte sud de la Mer noire, après le Bosphore), pour y faire sa provision d'eau, le roi Amycos prétendit soumettre les Argonautes aux exigences qu'il imposait à tous les étrangers, pour leur perte. Il les provoqua en combat singulier au ceste (boxe avec gants plombés). Pollux se présenta le premier et le vainquit ; mais au lieu de le tuer, Pollux se contenta de le lier à un olivier pour sa déchéance.

Telle est la scène qu'on lit sur notre ciste : l'humiliation d'Amycos et l'approvisionnement en eau.

Parmi les personnages de la frise, voici ceux que l'on peut identifier (de gauche à droite) : Castor, à son bonnet pointu ; Borée, à ses ailes (le dieu Borée était père de deux Argonautes : Calaïs et Zéthès) ; Pollux en train de lier à un olivier le géant royal Amycos ; au-dessus, une Victoire vole pour couronner Pollux. A droite d'Amycos, la déesse Athéna, reconnaissable à la tête de la Gorgone qu'elle porte sur la poitrine ; enfin, assis à côté de la déesse, Jason avec les cheveux couronnés de laurier.

Mais l'aventure héroïque des Argonautes est devenue l'heureux moment de l'escale où les matelots se détendent. On a tiré la poupe du navire sur le sable ; un matelot dort sur le tillac, l'autre regarde ; on descend à terre pique-niquer, ou se chausser. Mais déjà commence l'approvisionnement en eau : une amphore se remplit de l'eau qui jaillit d'une tête de lion. Repos et travail, causerie amicale et entraînement gymnastique, alternent sous les yeux d'un silène hilare, chauve, les épaules couvertes d'une peau de bête, et qui paraît battre de ses poings son ventre rond.



## *Les Alpes et le Bassin du Rhône dans la Table de Peutinger*

On doit à deux célèbres humanistes de l'Allemagne du Sud, tous deux protégés de l'Empereur Maximilien 1<sup>er</sup>, une précieuse carte du monde romain. Le poète Celtes ou Celtis, de son vrai nom Conrad Pickel (1459-1508), né à Wipfel près de Wurzburg, acheta en 1494 à Worms ce document qui se trouvait à Spire avant 1490. Il le donna en 1507 à son ami Conrad Peutinger (1465-1547), d'Augsbourg, qui lui avait fourni une partie des deniers nécessaires à l'achat ; en le lui léguant, Celtes exprimait la volonté qu'après la mort de Peutinger, le document soit remis à une bibliothèque publique. Dès 1511, Peutinger obtint de l'Empereur Maximilien le privilège l'autorisant à publier le document, mais ne réalisa point le projet. En 1591 parut à Venise, dans l'officine des Alde, une édition partielle, mais c'est l'imprimeur Jean Moret, gendre du grand imprimeur Christophe Plantin, qui fit à Anvers, en 1598, la première publication complète, sous le nom de Table de Peutinger. Plusieurs rééditions ont paru depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

La Table de Peutinger est un document de très grand intérêt, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Vienne (Autriche). C'est une copie faite en 1265 par un moine de Colmar (qui rédigea aussi les Annales de cette ville) d'une carte routière des Romains, à rapprocher de l'Itinéraire dit d'Antonin qui remonte, croit-on, au IV<sup>e</sup> siècle, voire au III<sup>e</sup>, et qui fut publié pour la première fois en 1512, par Henri Estienne, à Paris. La Table de Peutinger se présente sous forme d'un rouleau de parchemin, de 6 m 82 de longueur et de 0 m 34 de hauteur ; ce long rouleau est divisé en 11 feuillets ou « segments », qui représentent, dans une perspective raccourcie vue d'Afrique, le monde ancien, des Pyrénées au golfe de Bengale, avec le Gange et l'île de Ceylan. A l'Ouest, un douzième segment a disparu, qui devait montrer la péninsule ibérique et la Mauritanie. Les routes sont tracées schématiquement, avec les stations et les distances. Cette carte comporte six couleurs différentes pour distinguer les eaux, les terres, les montagnes, les forêts, les édifices et les routes.

Les érudits datent généralement du IV<sup>e</sup> siècle l'original aujourd'hui disparu (qui fut à la base de la copie de 1265) ; quelques-uns, toutefois, retardent sa composition en la plaçant dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, tandis que d'autres la font remonter au III<sup>e</sup>. Il paraît, d'ailleurs, probable que la carte romaine transcrite par le copiste du XIII<sup>e</sup> siècle ait été le résultat d'additions et retouches successives, et que le fond primitif ait été élaboré dès le temps d'Auguste.

Le fragment reproduit ici présente le segment II, avec, à gauche, une partie du segment I. Sur ce dernier, on reconnaît, en bas à gauche, les Bouches du Rhône, Ostia Rhodani, avec une construction en hémicycle, Fossis Marianis, qui évoque les travaux ordonnés par Marius pour l'assainissement du delta rhodanien. Il est facile de remonter le cours du Rhône jusqu'au Léman appelé dans ce document Lac de Lausanne, Lacus Lausanensis, à peu près au centre de l'illustration. Plus à l'Est, en continuant de remonter le fleuve jusqu'aux Alpes où il a sa source, on rencontre les noms de Vivisco (Vevey), Pennolucos (Villeneuve), Tarnaias (Massongex), Octoduro (Martigny).